

Autrefois : comment on se lavait et comment on se mouchait

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 13

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189727>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Voilà la servante installée, jusques à quand ? Espérons que cela durera bien... deux mois, à moins que madame Richard ne trouve auparavant, pour le même prix, une servante parfaite et qui ne prenne pas... de café au lait le matin.

Lucien DUCOMMUN.

Autrefois

comment on se lavait et comment on se mouchoit.

Sous ce titre : *La vie privée d'autrefois*, la librairie Plon, à Paris, vient d'éditer un ouvrage en deux volumes, de M. Alfred Franklin, qui donne des détails excessivement curieux sur les soins de la toilette et le savoir-vivre dans le bon vieux temps. Il y a là des choses qui semblent si extraordinaires, qu'il faut vraiment toute l'autorité de l'écrivain et des sources où il a puisé, pour que nous puissions y croire.

Les soins de la toilette laissaient terriblement à désirer jusqu'à la fin du 18^{me} siècle. Nos arrière-grands-pères ont mis du temps à se douter que l'eau était faite pour se débarbouiller. Les quelques établissements de bains qui existaient à Paris, au 16^{me} siècle, ayant été fermés à cause de leur mauvaise réputation, il n'y eut plus moyen de prendre des bains et d'entretenir la propreté du corps que quelques baquets peu engageants, installés dans l'arrière-boutique des barbiers-chirurgiens, destinés surtout aux malades. Il fallait un vrai courage pour s'y plonger.

On cessa dès lors d'aller aux bains, et l'habitude une fois perdue, on finit par ne plus se laver du tout, même à la maison. Le plus souvent, les gens soigneux se bornaient à promener, sur leur visage, le matin seulement, un petit tampon de coton trempé dans de l'alcool très faible et aromatisé.

Un manuel de bienséance, publié en 1782 — remarquez la date, — prohibait encore l'emploi de l'eau pour la toilette. « Il est de propreté, y est-il dit, de se nettoyer tous les matins le visage avec un linge blanc pour se dégraisser. Il est moins bien de se dégraisser avec de l'eau, car cela rend le visage plus susceptible du froid en hiver, et du hâle en été. »

Madame de Motteville raconte que, lors de l'arrivée de la reine Christine à Compiègne, les mains de l'auguste souveraine « étaient si crasseuses qu'il était impossible d'y apercevoir quelque beauté. » Marguerite de Navarre, cette charmante et élégante reine, dit un jour à son amant : « Voyez ces belles mains, encore que je ne les aye point dégrassées depuis huit jours, gageons qu'elles effacent encore les vôtres. »

A cette époque, on mangeait encore sans fourchette. Aussi recommandait-on de ne pas se moucher avec la main qui prenait la viande. On était libre d'ailleurs de se moucher avec les doigts, pourvu que ce soit de la main gauche, ce qui est clairement exprimé dans ce quatrain d'alors :

Enfant, si ton nés est morveux,
Ne le touche pas à main nue
De quoy la viande est tenue ;
Le fait est vilain et honteux.

En 1530, Erasme conseille cependant l'emploi du mouchoir, sans interdire toutefois de se moucher avec les doigts, moyennant certaines précautions.

Cent ans plus tard, on peut se moucher avec un seul doigt.

A la veille de la Révolution, on se plaint presque de l'usage du mouchoir, qui vient porter un coup fatal à l'art de se moucher avec les doigts. « On faisait un art de se moucher, dit mélancoliquement La Mésangère. L'un imitait le son de la trompette, l'autre le jurement du chat. Le point de perfection consistait à faire ni trop de bruit, ni trop peu. »

Un art perdu !

Un traité de la civilité, qui eut un immense succès à la fin du 17^e siècle, contient les recommandations suivantes aux personnes de la cour. « Il faut avoir soin de se tenir la teste nette, les yeux et les dents, les mains aussi et même les pieds, particulièrement l'esté, pour ne pas faire mal au cœur aux personnes avec qui nous causons. »

Nous ne voulons pas prolonger ces citations, qui ne sont pas toujours attrayantes. Ces quelques échantillons suffiront pour donner une idée des mœurs d'un temps qui n'est cependant pas encore très éloigné de nous, et à juger de tout l'intérêt historique, de toutes les curieuses révélations que doit offrir l'ouvrage de M. Franklin, et dont le journal *le Siècle* nous donne un simple fragment.

Lè meràcllio.

— Qu'est-te qu'on meràcllio ? demandâvè on menistrè à n'on bouébo qu'allâvè ào catsimo.

Stu bouébo, qu'étâi on bocon « pésant » et que sè trovâ onco interloquâ dè cein que l'étâi lo menistrè que lâi demandâvè oquiè, ne savâi trào que repondrè, quand ion dè sè camerâdo, on vaurein, mâ pliein dè malice, lâi subliè cein que faillâi derè ; et lo pourro bobet repond :

— C'est vouedi lo lè avoué on panâi !

Vo dussa peinsâ se lè z'autro s'ein bailliront à recaffâ, et portant la reponsa n'étâi pas onco tant crouïe, et cll'esplicachon vaillessâi tot atant què cllia de n'incourâ dè pè lo pays dâi megnattès qu'avâi prédzi su lè meràcllio et qu'avâi cein esplichâ dâo mî que l'avâi pu à sè dzeins. A la fin dè son prédzo, demandâ se y'avâi cauquon que n'aussè petètrè pas comprâi cein que l'avâi de, que faillâi lo derè sein sè geinâ. Adon on bravo luron que sè geinâvè pas tant dè l'incourâ po cein que l'allâvè ein dzornâ per tsi li po lâi focherà son courti, sè lâivè dè sa pliace et fâ : N'é pas comprâi.

— Ah ! te n'as pas comprâi, repond lo menistrè, eh bin vins on pou cé, mon valet.

L'autro s'aminè vai la chère, tandi que l'incourâ décheind, et quand sont l'on à coté dè l'autro, l'incourâ dit à stu valet :

— Te n'as don pas comprâi cein que y'é de que c'étâi qu'on meràcllio ?

— Na, pas tant bin, monsu l'incourâ.

— Eh bin, vire-tè !

Et tot ein lâi deseint çosse, l'incourâ lo preind pè lo bré, lâi fâ fèrè demi-tou et lâi eimbriyè on coup